

Pierre Micheletti

Une mémoire d'Indiens

récit



Partie I

ZUP-nord

1.

J'ai traversé mon enfance nourrie de repères politiques rudimentaires : les Arabes sont des fourbes qui préparent leurs coups en douce, toujours prêts à vous planter un couteau dans le dos (« Mais heureusement, les juifs leur mettent des raclées en Palestine! »); les communistes sont des vendus, les porteurs de valise du FLN, ils ont soutenu un mouvement qui a tué de nombreux pieds-noirs et jeunes métropolitains venus combattre sur le sol d'Afrique du Nord; de Gaulle est un traître qui, brusquement, a lâché l'Algérie, poussant nos familles à l'exil en même temps qu'il signait l'arrêt de mort de milliers de harkis ayant, eux aussi, cru en la loyauté de la France à l'égard de leur combat. L'aversion de mon père pour « Charlot » est notoire dans la communauté militaire. Aussi n'est-ce pas une surprise pour les habitants de notre immeuble, le lendemain de la mort du général honni, de trouver dans la cage d'escalier une bouteille de champagne vidée par mes parents, ostensiblement posée sur les boîtes à lettres. Faisant fi, dans sa joie, de toute la retenue qui sied à un sous-officier, mon père a apposé sur le col de la bouteille vide une pancarte : « Charlot est mort, autant en emporte le vent! ».

Quelques jours plus tard, dénoncé par un voisin mécontent du commentaire, il est convoqué chez le chef de corps, officier de haut rang qui assume les fonctions disciplinaires d'un préfet à l'égard des militaires expatriés à Trèves, en Allemagne, où nous vivons.

Mon père n'a eu d'autre choix que de m'emmener pour cette convocation à laquelle il ne peut se

soustraire : il devait me conduire ce jour-là à l'hôpital pour l'examen d'une vilaine verrue plantaire surgie de nulle part sur mon talon, et qui m'empêche de marcher. Pendant le long entretien qui précède mon supplice à venir (l'ablation au bistouri électrique de ladite verrue), je perçois les éclats de voix qui filtrent sous la porte. Seul l'officier supérieur s'exprime d'abord, en phrases tranchantes que rien n'interrompt. Mais mon père a, sur le sujet qui motive la rencontre, de solides convictions : bientôt, le ton monte. Enfin, la porte s'ouvre, il la referme sans se retourner, et, silencieux maintenant, avec sa tête des mauvais jours, dévale les escaliers au galop. Je lui emboîte le pas, plus préoccupé de la consultation imminente que de cette altercation à laquelle je n'ai rien compris. Arrivé au rez-de-chaussée, il loupe la dernière marche et s'étale de tout son long sur le vaste tapis de sol qui amortit sa chute. C'est la première fois que je vois le colosse tomber. Dans l'uniforme d'habitude réservé aux cérémonies officielles, paré de tous ses insignes et décorations, la scène ne m'en impressionne que davantage. Il s'écroule en silence. Je me précipite pour amorcer un dérisoire geste qui prétend l'aider à se relever. Je n'obtiens en retour que la vision de son masque plein de rage. Oui, je me souviens précisément de la mort de de Gaulle, comme de mon père vacillant pour la première fois à mes yeux, un jour de novembre 1970. Mais, aurais-je enfoui ce souvenir dans les tréfonds de ma mémoire, peine perdue : il ne manquera jamais une occasion de raconter sa revanche sur le Grand Charles, quitte à être tombé au combat. Je quitte l'Allemagne quelques mois plus tard : avec ma mère et mon frère, nous nous installons à Blois chez mes grands-parents. Mon père est muté en Polynésie, et n'a pas obtenu que sa famille puisse le suivre.

2.

Le réverbère est notre point de ralliement, à l'angle que fait le long bâtiment en L, presque à hauteur du porche qui permet de passer sous la barre d'immeuble pour relier la rue René Coty et le petit supermarché Égé où s'approvisionnent les familles du quartier.

À la tombée de la nuit, mimant les insectes qui vi-revoltent en colonies denses autour de son globe brûlant, la petite bande dont je fais partie se retrouve sous son halo pour le rituel conciliabule, après les cours et les devoirs. La négociation entre nous déterminera la cage d'escaliers où se poursuivront nos interminables discussions d'adolescents et, la chance aidant, les flirts avec les filles des escaliers voisins. On se retrouve entre jeunes des montées les plus proches : les 20, 22, 24 et 26 de la rue Jean Perrin. Fabrice est du 20, son père, maçon, travaille toute la semaine sur le chantier de l'autoroute en construction qui doit relier Paris à Chartres. Il ne le voit que les fins de semaine. Ses deux frères aînés sont employés chez SEV Marshall, où ils fabriquent des pièces automobiles. Nous évitons Dominique, le cadet, comme la peste. Il se plaint à chaque occasion des allergies provoquées par les produits manipulés à l'usine. On s'est fait avoir au début, cédant à sa demande pressante de le suivre à la cave pour « qu'il nous montre ». Baissant brusquement le pantalon de survêtement qui résume la variété de sa garde-robe, il exhibe alors les deux grandes plaques suintantes, rouge carmin, qui progressent en d'improbables cartes de géographie symétriques sur l'intérieur de ses cuisses depuis les plis de l'aine. Une vision

d'apocalypse qu'il propose alors de prolonger en baissant son slip, pour nous montrer la racine du mal ! Dans un réflexe instinctif et salvateur, nous remontons comme des bolides vers la surface. Le père de Denis, du 20 également, travaille dans la grande imprimerie Cino del Duca comme ouvrier héliogaveur. Il nous rapporte, en fin de semaine, des revues – fort attendues à la maison – présentant des défauts de fabrication : *Nous Deux*, *Intimité* et surtout *Télé Poche*. Le père de Philippe, du 22, est routier ; lui aussi ne rentre qu'en fin de semaine. Il passe alors une partie de son week-end à bichonner sa voiture qui fait des jaloux : une Panhard coupée GT 24. Elle trône sur le petit parking au pied de l'immeuble. Sa mère est cantinière à l'école Rabelais toute proche. Caroline, la cadette qui fait l'objet de toutes mes attentions, a un an de moins que nous. Elle rentre en 5^e au collège Bégon que nous fréquentons tous. La mère de Martine, du 26, rapporte aussi des produits attendus des voisines : elle travaille pour l'usine des laboratoires Lachartre où sont produits les shampoings Hégor et surtout la fameuse crème pour le visage Oil of Olaz dont raffolent nos mères. On respecte Martine car ses parents sont divorcés. C'est la seule du quartier dans cette situation. On évite de lui faire de la peine en racontant nos fêtes de famille : quand sa mère a des soucis en fin de mois, la solidarité s'organise parmi les habitants du voisinage. Chantal, sa meilleure amie, habite dans la même montée. Elle vient des Antilles, de la Guadeloupe : c'est une île lointaine que je ne saurais pas situer sur une carte du monde. Son père est technicien à l'équipement. C'est la seule noire du collège. D'ailleurs, tout le monde est noir dans sa famille. Emilio aussi, on y fait attention, car son père, ancien mineur en Espagne, a du mal à respirer. Il est souvent malade. On le plaint,

on a l'impression que l'air n'arrive pas à rentrer dans ses poumons, et que jamais, de retour du bureau de tabac où il est malgré tout allé acheter son paquet de Gitanes maïs, il n'arrivera à remonter jusqu'au 2^e étage. On est doublement malheureux, car alors, quand il est en arrêt, il cesse de nous approvisionner en vignettes de footballeurs qu'il rapporte de l'usine de chocolat Poulain où il est mécanicien sur une chaîne de production. Nos albums, une fois complétés avec les précieuses images de nos idoles de l'AS Sochaux, des Verts de Saint-Étienne et bien sûr l'AAJB de Blois qui évolue en Division 2, permettront d'obtenir les cadeaux espérés : chocolats ou équipements pour le foot. Nous sommes ainsi tous très attentifs à la santé du père d'Emilio.

L'été, assis sur des casiers à bouteilles ramenés de chez Égé, les membres de notre tribu urbaine devisent en arc de cercle autour du lampadaire, espérant ne pas être brusquement invités à déguerpir par les Dumontet : un couple diabolique qui réside au 1^{er} étage du 22. Chaque soir, à 17 h 30, avec une régularité de métronome, leur moto franchit le porche pour venir s'immobiliser à proximité de notre réverbère. Le duo au teint couperosé descend alors de la Honda 350 pour entamer le rituel qui fait nos gorges chaudes : la séance de déshabillage des voisins-motards, improbables adorateurs du Bol d'Or. Ils travaillent tous les deux à la « Sécu » dont ils ont manifestement adopté le ton austère résultant du côtoiement répétitif et déprimant des feuilles de maladie. À ce stade, seuls de fugaces regards traduisent leur contrariété de nous voir agglutinés si près de leur zone, manifestement érigée en aire de stationnement réservée. Ils gagnent ensuite leur appartement après force procédures de vérification de la belle Japonaise, recouverte

d'une bâche pour la nuit. Au passage, le couple sans enfant aura de méchants propos pour les mioches de huit ou neuf ans à qui nous concédons quelques lueurs périphériques de notre salon en plein air. Une heure plus tard, si nous sommes toujours au pied de notre totem à moustiques, la fenêtre de la cuisine s'ouvrira pour une première admonestation prononcée distinctement : « Attention, les marmots, on vous a à l'œil ! Vous avisez pas de toucher à la moto ! »

La séquence devient alors aussi ritualisée que la métamorphose du déshabillage : toutes les 30 minutes environ, la fenêtre s'ouvre à nouveau pour une invective dont le niveau sonore croît en proportion du caractère inintelligible des mots prononcés.

19 h : « Ra-caille... gosses... marre. Henry !... Henry, t'es où ?... Henry, viens, nom de Dieu... Y zi sont... core. »

19 h 30 : « T'ain, c'est pas po... c'est pas croi... Font quoi là... core ? Rentrer... Maison !... tard ! P'tain... Henrou... Ryyyy !!, moto... Où ???... à la fin... »

À vingt heures, si nous sommes encore sous la lumière après le dîner, surviendront d'ultimes éructations devenues totalement incompréhensibles signant que les motards ont dépassé la dose prescrite. Puis, enfin, les lumières s'éteindront au 1^{er} étage du 22 : on se couche tôt chez les Dumontet... Le lendemain, le nombre de bouteilles de Préfontaine ramenées à la consigne du Égé témoignera du moral de la veille.

Notre réverbère recèle un secret. Il faut le fréquenter de près pour être dans la confiance : les jours de pluie, il conduit l'électricité. Pas de quoi foudroyer un individu, fort heureusement, mais suffisamment pour provoquer un bond de surprise

chez celui qui le touche alors. Dès qu'une odeur de chocolat flotte sur le quartier, signe annonciateur de la pluie dans la mémoire collective des habitants de la ZUP, nous attendons avec avidité le passage de nos proies. M. Suarès, dont le con de chien vient régulièrement faire ses besoins sur les carrés de pelouse d'ordinaire réservés à nos parties de « ballon prisonnier », est un client assez régulier. Il réside rue Langevin qui jouxte notre bâtiment. Alberto, son fils, est un copain, mais il fréquente une autre bande, dite entre nous des « tos », pour Portugais. Il a deux caractéristiques que nous lui envions : une mobylette Malaguti 3 vitesses à pied, et du poil sur la poitrine qui dépasse de ses chemises toujours largement ouvertes. Deux atouts auxquels nous croyons dur comme fer pour conquérir les filles de Bégon. La légende du collègue dit qu'il se rase le thorax depuis l'âge de dix ans : l'épaisse toison serait le résultat de ces tontes assidues. Le chien de la famille, lui, génère donc le courroux de notre bande, d'autant que c'est contre notre réverbère qu'il vient souvent dresser la patte après avoir miné notre terrain de jeu. Aussi, c'est avec un plaisir gourmand que les copains se regroupent à l'entrée du 20 quand un guetteur les aperçoit, chien et maître, en approche de notre territoire par temps humide. Nous croisons les doigts pour qu'ils contournent ou négligent l'autre éclairage de l'immeuble installé face au 26. Comme une offrande à la patience, notre observation est régulièrement récompensée : le clébard s'approche enfin, d'une démarche qui résulte du croisement surréaliste entre un teckel et un chien loup (comme un symbole des différentes tribus installées ici). Le mutant lève alors la patte et commence à gratifier le réverbère d'un jet puissant, expression d'une longue après-midi de retenue. Tout au plaisir de la délivrance, il est soudain pris

d'une contraction inattendue qui le fait décoller de la terre ferme. Il doit à la laisse fermement maintenue par son maître incrédule, de ne pas s'éloigner davantage du sol... Par respect pour Alberto, nous refluons alors vers l'intérieur de la cage d'escalier où nous nous bidonnons sans vergogne.